

Ézéchiel 2, 2-5

Psaume responsorial 122 (123)

2 Corinthiens 12, 7-10

Marc 6, 1-6

1. « D'où cela lui vient-il ? » (Mc 6, 2).

Jésus, qui avait inauguré depuis peu sa mission messianique, faisait le tour des villages à la ronde (*circuibat castella in circuitu*, nous dit la Vulgate : Mc 6, 6). Et cette fois l'enfant du pays revient au pays, c'est-à-dire à Nazareth. Désormais devenu populaire pour ses miracles et son enseignement, Jésus revient dans son village, et *son village n'en revient pas* de ce qu'il voit (ses grands miracles) et de ce qu'il entend (sa sagesse).

Comme il avait coutume de le faire, le Christ « se mit à enseigner dans la synagogue » (Mc 6, 2) le jour du sabbat. Mais cette fois, aucune manifestation d'enthousiasme, aucun « hosanna ! », *c'est l'échec total*. Au lieu d'écouter ce qu'il disait et de le juger en fonction de ses paroles, les gens, étonnés (Mc 6, 2), se mirent à faire des remarques étranges : D'où lui vient cette sagesse (ce terme de « sagesse » ne se trouve nulle part ailleurs chez saint Marc) ? Il n'a pas fait d'études ; nous le connaissons bien, trop bien : c'est le charpentier, le fils de Marie ! Il n'y a donc plus de place pour le mystère, pour la transcendance apportée par Jésus.

2. Frères et Sœurs, l'admiration, incapable de se maintenir en état d'enfance, dégénère vite en jalousie. « Et ils étaient profondément choqués à cause de lui » (Mc 6, 3), c'est-à-dire que le fait de bien le connaître était devenu un *obstacle majeur pour croire* ce qu'il disait. Jésus était pour eux un « scandale », une pierre d'achoppement : ses compatriotes refusent de reconnaître en lui un autre que l'image qu'ils se font de lui. Ils l'ont enfermé pour toujours dans l'idée qu'ils se sont faite de lui. Le préjugé !

Le scandale n'est surmonté *que par la foi* en la divinité du Messie. Dans l'évangile de Marc, les Nazaréens deviendront paradoxalement le type même des incroyants. Leur refus de croire est en fait le *signe d'un rejet plus général par tout Israël* devenu « peuple de rebelles » (Éz 2, 3), rejet qui va conduire le Christ jusqu'à sa passion. Jésus se contenta alors de commenter amèrement : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison » (Mc 6, 4). Sous une forme abrégée et modifiée, cette sentence est passée en proverbe : « Nul n'est prophète en son pays » (à moins que ce proverbe ne lui soit antérieur).

3. Cette page d'évangile nous adresse également un avertissement implicite, qui va plus loin que ce slogan et qui pourrait se résumer ainsi : attention à ne pas commettre aujourd'hui la même erreur que les Nazaréens d'alors ! Car *Jésus revient d'une certaine manière dans sa patrie* chaque fois que son évangile est annoncé dans les pays qui furent, à une époque ou à une autre, le berceau du christianisme. Avec beaucoup de vérité on a affirmé que « l'Europe est née en pèlerinage et que sa langue maternelle est le christianisme ».

L'Europe en général est en quelque sorte pour le christianisme ce que Nazareth était pour Jésus : le lieu où il a été élevé, où il a grandi. Le christianisme en effet est né en Asie mais s'est fortifié en Europe, un peu comme Jésus était né à Bethléem mais fut élevé à Nazareth !

Ces pays courent de nos jours le même risque que les Nazaréens : ne pas reconnaître Jésus, *ignorer l'évangile* qui pourtant les a fait vivre et a façonné leur culture pendant des siècles. Eh bien, en Europe, aujourd'hui, Jésus est chassé, *rejeté de partout*, et pas seulement des institutions civiles mais encore, et plus profondément, d'une « raison humaine qui reste sourde au divin ». Son message n'a plus guère de résonance.

4. La liturgie dominicale nous enseigne donc ici quelque chose d'important. Le Christ nous laisse libres ; il propose, *il n'impose pas ses dons*. Ce jour-là, face à ses compatriotes, Jésus ne s'est pas laissé aller aux menaces et aux invectives, il est tout simplement parti. Une autre fois, il fut mal accueilli dans un village de Samaritains ; les disciples indignés lui proposèrent de faire descendre le feu du ciel sur ce village, mais « Jésus se retourna et les réprimanda vivement » (cf. *Lc 9, 54*).

Il fait de même aujourd'hui. « Dieu est timide » pourrait-on dire. Il a bien plus de respect pour notre liberté que nous n'en avons pour la liberté les uns des autres. Ceci crée pour nous une grande responsabilité. Comment ne pas rappeler ici la phrase étonnante et terrible de saint Augustin : « J'ai peur de Jésus qui passe », *Timeo Iesum transeuntem* (*Sermo 88, 14 : PL 38, 546*) ? « Et c'est pourquoi je ne puis me taire », continuait-il.

Il pourrait en effet passer sans que je m'en rende compte, passer alors que je ne suis pas prêt à l'accueillir, ni même disposé à le reconnaître, alors que je fuis peut-être la rencontre qu'il veut faire avec moi. Car, que je le sache ou non, *le Mystère vient à moi*. « Qu'ils écoutent ou qu'ils s'y refusent (...) ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux » dit le Seigneur à Ézéchiel (*Éz 2, 5*). Mais pour ceux qui acceptent humblement de le reconnaître, son passage est toujours un passage de la grâce, un nouvel élan sur le chemin du « bonheur impérissable » (oraison collective de ce 14^e dimanche « per annum ») dans la cité de Dieu.

5. Ce mauvais accueil du Maître peut aider à secouer les consciences endormies et les « cœurs obstinés » (cf. *Éz 2, 4*). Cet échec est une invitation à *nous laisser étonner par la nouveauté de l'évangile*, à nous laisser surprendre par la nouveauté de l'encyclique *Caritas in veritate* (signée et datée du 29 juin dernier) qui sera publiée mardi prochain 7 juillet et qui est déjà très attendue – la plus attendue des encycliques – sur les délicates questions économiques et sociales dans le « grand village mondial », qui *lui aussi est la patrie de Jésus*.

Elle pourrait en surprendre beaucoup. Prions en effet, Frères et Sœurs, pour que beaucoup soient surpris et éclairés par cette magistrale et réaliste leçon d'économie politique, qui appelle à un véritable *changement de mentalité* ! Quant à nous, saurons-nous accueillir avec émerveillement et reconnaissance ce que l'Église, *dans l'espérance*, veut nous dire pour le moment présent ? Ne jamais nous scandaliser d'un « Dieu [qui en Jésus] s'est dérangé pour moi, s'est sacrifié pour moi » (comme disait Charles Péguy : *Véronique*, in *Œuvres en prose*, Pléiade, édition de 1957, p. 391), un Dieu qui se mêle si intimement à notre vie concrète. Et il affirmait : « Voilà du christianisme. Et du vrai » !

frère Francesco